

Edmond Cary, Comment faut-il traduire?, Lille, Presses Universitaires de Lille 1985, 91 p.

Jean-René Ladmiral, Traduire: théorèmes pour la traduction, Paris, Payot 1979, 277 p.

Danica Seleskovitch — Marianne Lederer, Interpréter pour traduire, Paris, Publications de la Sorbonne, Didier Érudition 1984, 311 p.

La traductologie se trouve aux prises d'un dilemme analogue à celui de la critique littéraire, à savoir «qu'il n'est de science que du général et d'oeuvre que particulière», comme dit Gérard Genette. En effet, désireuse de trouver une assiette théorique qui puisse donner une justification rationnelle à l'activité traduisante tout en facilitant la pédagogie aussi bien que la pratique, la traductologie est sans cesse amenée à remettre en question ses bases théoriques mêmes — la linguistique. Or, les trois ouvrages précités nous permettent de mesurer la progression que cette discipline a connue en France durant les trois décennies écoulées.

Edmond Cary représente sans aucun doute l'une des légendes de l'interprétariat français. Nous le trouvons, polyglotte étonnant, aux origines de la traduction consécutive et, plus tard, simultanée dans les institutions internationales telles que la Société des Nations et l'O.N.U. Mais il excella aussi en tant que traducteur et théoricien traductologue. Le livre *Comment faut-il traduire?*, qui commémore la disparition tragique, en 1966, de l'auteur, rassemble huit cours radiophoniques donnés en 1958. La clarté du style, trahissant un grand humaniste, n'en est pas le moindre mérite. On y voit se tisser un débat entre le Cary linguiste et théoricien et le Cary de la pratique traduisante — un débat fructueux qui pose des problèmes fondamentaux de la traductologie: celui de la fidélité («La Traduction est-elle possible?»), celui des contextes littéraire, culturel et stylistique («Comment faut-il traduire les oeuvres littéraires?»; «Comment faut-il traduire les poètes?»; «Comment traduit-on les classiques, les pièces de théâtre, les livres d'enfants?»), enfin celui de la dénotation et de la connotation («Comment faut-il traduire les textes techniques?»). Souvent Cary anticipe sur les idées de Ladmiral ou de Seleskovitch et Lederer en démontrant le caractère elliptique de la dénomination motivée (d'où les différences, d'une langue à l'autre, dans le «découpage» de la réalité) ou en analysant cet «art de divination» qu'est la traduction simultanée («Comment s'effectue l'interprétation de conférences?»). Bref, malgré leur ancienneté relative, les cours radiophoniques de Cary représentent une excellente entrée en matière et restent, grâce à la perspicacité de l'auteur, toujours d'actualité. Aussi n'est-il pas du tout étonnant que nous y trouvions, esquissées, les principales pistes de développement de la traductologie française des années 60 et 70, depuis Mounin à Meschonnic.

À la différence de Cary, Jean-René Ladmiral, traducteur lui aussi, est avant tout un universitaire. À preuve non seulement la qualité et la richesse de son argumentation, mais encore l'enjeu éminemment théorique de son livre *Traduire: théorèmes pour la traduction* qui se propose d'ouvrir la perspective «d'une «linguistique appli quée» à la théorie de la traduction» (p. 173), donc d'une traductologie qui reste encore une linguistique. Car «d'un côté, on aurait les «sémanticiens» ou théoriciens *sémanticiens* de la traduction, qui peuvent être assimilés à des linguistes-philosophes de la traduction: c'est le cas de G. Mounin, E. Nida et Ch. Taber, etc., et c'est à cette tradition que nous nous rallions nous-mêmes (c'est-à-dire Ladmiral). De l'autre côté, il y aurait les «stylisticiens», qui sont des littéraires-théoriciens de la traduction, et en même temps des théoriciens de la traduction littéraire, qui travaillent à élaborer une *poétique* de la traduction, comme H. Meschonnic et L. Robel.» (p. 173 sq.) Ladmiral est bien conscient de l'écueil auquel son choix l'expose et qui est la nécessité de définir le contenu sémantique de l'unité lexicale, autrement dit d'y trouver le partage entre ce qui fonde et la ressemblance et la différence sémantique entre les langues: c'est le fameux problème de la dénotation et de la connotation dont surtout cette dernière figure au centre de son intérêt théorique. Dans la discussion sont mis à contribution des noms aussi prestigieux que ceux de Bloomfield, Spitzer, Bailly, Guiraud, Jakobson, Barthes, Pottier et j'en passe.

Ladmiral réfute l'idée (Guiraud) qui ferait de la connotation une simple «valeur ajoutée», une subjectivité accolée au noyau notionnel. Par contre nous le voyons lancer le concept d'une «connotation minimale», coextensive «à tout discours qui est la fonction *sui-référentielle* [...] de se connoter lui-même dans sa spécificité» (p. 153). Or il est clair que, conçue de la sorte, la connotation ne saurait être ad-jugée au seul contenu sémantique des unités lexicales, mais qu'elle relèverait des mécanismes d'interaction au sein du discours (telles la neutralisation ou l'actualisation des connotations). Pour l'expliquer, Ladmiral a recours à la théorie hjelmslevienne du processus signifiant où la connotation serait le signifié secondaire d'un processus signifiant primaire:

signifiant 1 ↔ signifié 1

^
signifiant 2 ↔ signifié 2
(connotateur) (connotation).

Le signifiant 2 étant discontinu, non isomorphe aux unités lexicales, tantôt supra-linguistique, tantôt infralinguistique. L'auteur réussit le tour de force en réunissant à l'intérieur d'un même processus de sémantisation les deux pôles: la connotation sémantique (conception de Bailly ou de Bloomfield), qui représente une sédimentation du neuf dans le code, et la connotation sémiotique (Barthes, Hjelmslev) qui anticipe sur le code (cf. p. 202).

Ainsi, les conclusions théoriques de Ladmiral brisent les limites de certaines grammaires comparées, trop renfermées dans des études du «mot à mot», pour ménager une ouverture vers une traductologie du discours et du processus de communication, conçu aussi largement que possible (cf. p. 178 la «périalangue» de Meschonnic englobant la langue, la culture et les traits comportementaux).

C'est dans cette même direction que Danica Seleskovitch et Marianne Lederer développent leurs idées. *Interpréter pour traduire* réunit 17 articles publiés entre 1965 et 1982 et dont une grande partie est consacrée à la pédagogie de l'interprétation consécutive et simultanée, telle qu'elle est pratiquée par ces deux éminents professeurs à l'E.S.I.T. (École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs) de Paris. Or, il faut souligner l'importance des activités traduisante et pédagogique dans l'élaboration de leur théorie de la traduction: en effet, comme déjà Ladmiral (cf. sa théorie de la connotation), elles se sont heurtées à l'impossibilité de concevoir la traduction à l'intérieur de la «vue réductionniste qui marque la linguistique depuis Bloomfield» (p. 269). Constatant que «les langues se distinguent les unes des autres à deux niveaux: à celui des états de langue et à celui des actes de parole» (p. 86), elles considèrent comme «non pertinent le problème de l'absence d'équivalences au plan des signifiés» (p. 92) afin de prêter toute leur attention à l'analyse du discours. Autrement dit, les deux auteurs écartent la traduction «linguistique», celle du mot à mot, celle des significations, au profit d'une pratique et d'une théorie interprétative du sens du discours qui «est un vouloir dire extérieur à la langue» (p. 72). Toutefois, si l'on sort du linguistique ce n'est que pour mieux en élucider certains mécanismes: car «[...] on a omis de dire jusqu'à présent que dans tout acte de communication, la non-conscience de la langue s'accompagne chez le locuteur de la conscience d'un sens non-verbal et l'on a omis d'étudier le rapport entre ce sens non-verbal et les significations linguistiques qui trouvent un support matériel dans une forme sonore et visuelle.» (p. 75) Ainsi, ce qui constitue l'objet de toute traduction, ce ne sont pas tant les unités lexicales que les unités de sens, à savoir «les unités *minimum de la parole*, en-deçà desquelles il n'y a pas encore de sens, mais seulement des mots avec chacun leur signification propre, et au-delà desquelles commence la communication.» (p. 41) Celle-ci, cependant, se déroule toujours dans une situation déterminée, et par là même signifiante, comportant le contexte verbal, le contexte cognitif (le savoir acquis au cours du discours), le savoir pertinent (le savoir préalable au discours), de même que les connaissances ambiantes, s'ajoutant au fur et à mesure. Les avantages de cette *théorie interprétative* sont certains: non seulement elle permet d'intégrer les aspects sémantique, sémiotique, sociolinguistique et stylistique à l'intérieur d'une même théorie, mais encore de rendre compte de certains faits épineux de la pratique traduisante tels que l'anticipation chez l'interprète («l'art de divination» de Cary),

la connotation, l'actualisation et la neutralisation de significations, la dénomination ou l'énoncé elliptiques. Il s'agit là, à notre avis, d'une théorie synthétisante, sufissamment souple et, à la fois, assez précise pour qu'on puisse l'appliquer aux domaines les plus variés de la traduction, y compris la littérature. Il serait temps, peut-être, de combler le fossé séparant jusqu'ici la traductologie linguistique de la traductologie littéraire. Tel nous semblerait du moins le sens de l'évolution de cette discipline en France depuis Cary à Ladmiral et à Seleskovitch et Lederer.

Petr Kyloušek

Remo Ceserani, **Raccontare la letteratura**. Torino, Bollati Boringhieri editore, 1990. 170 p.

Remo Ceserani, noto critico letterario e professore universitario di letterature comparate, autore di numerosissimi saggi e libri tra cui spicca in particolar modo quell'ottima antologia *Il materiale e l'immaginario* di cui abbiamo riferito nel numero XX della nostra rivista, dedica il *Raccontare la letteratura* alla «storia letteraria», cioè a un genere di critica letteraria che ha una lunga tradizione e una altrettanto lunga storia, spesso ambigua e movimentata, nel corso della quale gli autentici storici della letteratura dovevano spesso combattere dubbi e riserve riguardanti la legittimità teorica a attuabilità pratica della storia letteraria.

Non ci meraviglia, perciò, che il primo capitolo del libro venga intitolato dall'autore significativamente «La lunga crisi della storia letteraria». Qui si mostra una sostanziale diffidenza nei confronti di questo genere, diffusa negli ambienti letterari particolarmente nel corso di questo secolo. Numerosi critici sono citati (da T. S. Eliot e Benedetto Croce a René Wellek, Roman Jakobson, Walter Benjamin, Emil Staiger, Werner Krauss ed altri) e globalmente si dimostra come vari orientamenti critici del Novecento (fenomenologia, New Criticism, stilistica, semiotica, strutturalismo e via dicendo) abbiano messo fuori moda la storia letteraria, o, eventualmente, l'abbiano degradata a pure compilazioni enciclopediche, grige raccolte di dati e bibliografie.

Tuttavia, l'autore non nasconde la sua vocazione di storico letterario, e presentando nel secondo capitolo («La storia letteraria come genere narrativo») alcune peculiarità della disciplina studiata, mostra anche certe sue preferenze e, ad ogni modo, la sua maniera di concepire lo studio della storia letteraria. In poche parole, Remo Ceserani mostra in questo capitolo come ogni storia letteraria concreta (in quanto prodotto appartenente a un genere di discorso retorico e letterario ben preciso) abbia una sua chiaramente codificata struttura *narrativa*. L'autore applica cioè certi principi della «narratologia» agli stessi schemi di costruzione delle storie letterarie e mostra come i singoli elementi di queste ultime possano essere organizzati in una successione narrativa, conforme ai precetti della consequenzialità e della linearità, funzionale agli effetti della complicazione e della risoluzione, del sistema delle attese e delle sorprese. Alcuni capolavori del genere vengono poi esaminati da questo punto di vista: il primo fra tutti, la *Storia della letteratura italiana* di Francesco De Sanctis, la quale, assomigliando effettivamente a uno dei grossi romanzi dell'Ottocento, si presta ottimamente a tale tipo di ricerca; ma, sorprendentemente, è sottoposta alla medesima analisi anche *La cultura* einaudiana scritta da Alberto Asor Rosa, nella quale, secondo Remo Ceserani, si avverte chiaramente l'impianto narrativo e lo schema genetico e teleologico di origine storicistica, per cui l'analogia con i modelli apertamente narrativi dei romanzi è molto vistosa. Di tante altre storie letterarie in cui si avverte bene la forza strutturante dei modelli narrativi, sono poi ricordate quelle di M. Praz, C. Marchesi, E. Legouis e L. Cazamian, A. Fowler, G. Lukács, ed altri. Quello genetico e teleo-